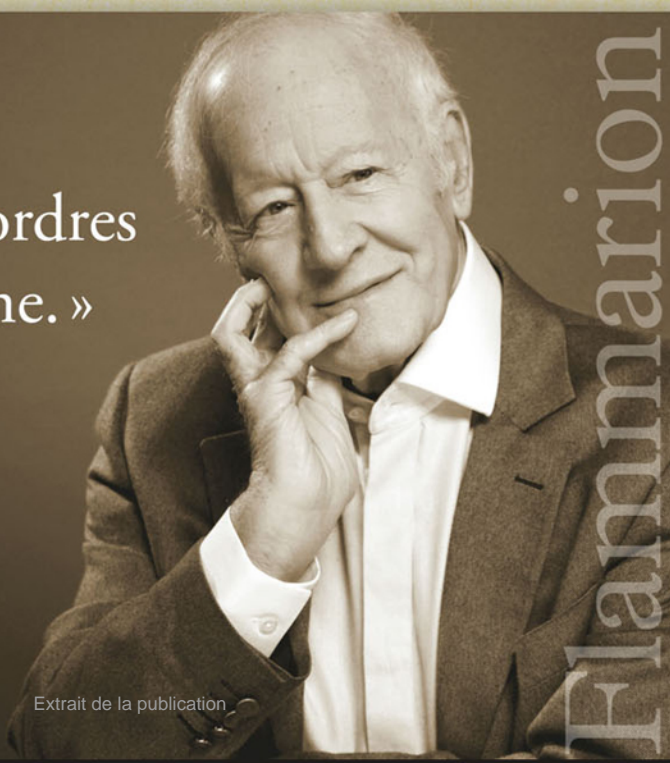


Jacques Chancel  
La nuit attendra

récit

« Dans les désordres  
de l'Indochine. »



Extrait de la publication

Flammariion

## La nuit attendra

*Jacques  
Chancel*



« J'ai découvert l'inconnu d'un monde, étrange dépaysement, à mon arrivée sur la rivière de Saïgon après cinquante-cinq jours de traversée ; je n'avais d'yeux que pour les centaines de paillottes sur pilotis, tout au long des berges, l'avancée lente, cérémonieuse, des buffles de la rizièrre, retenus à la corde par des paysans à chapeaux coniques, pantalons retroussés. J'ai entendu les premières rafales de la guerre à la Pointe des Flâneurs. Des miliciens viets isolés, cachés dans les hautes herbes, tiraient sur le bateau et nous étions sur le pont, comme au spectacle, déjà perdus par cette inconscience qui allait être ma sauvegarde. »

Pour la première fois, Jacques Chancel revient sur son itinéraire dans les désordres de l'Indochine.

Flammarion

La nuit attendra

## DU MÊME AUTEUR

### Récits, essais, journaux

*Le Temps d'un regard*, Hachette Littérature, 1978, Prix de l'Académie française.

*Tant qu'il y aura des îles*, Hachette Littérature, 1980, prix des maisons de la Presse ; nouvelle édition, Le Rocher, 2004.

*Le Livre des listes*, écrit en collaboration avec Marcel Jullian, Olivier Orban, 1980.

*Franchise postale*, écrit en collaboration avec Marcel Jullian, Mazarine, 1983.

*Le Guetteur de rives*, journal, Grasset, 1985.

*Le Livre franc*, Actes Sud, 1986.

*Le Désordre et la Vie*, journal, Grasset, 1991.

*Le Journal d'un voyeur*, journal, Grasset, 1997.

*L'Or et le Rien*, journal, Plon, 1999, Grand Prix Vérité.

*Fugacités*, Plon, 2001.

*Nouveau Siècle*, journal 1999-2002, Le Rocher, 2003.

*Il fera bleu*, journal 2002-2005, Le Rocher, 2005.

*Les Années turbulentes*, journal 2005-2007, Plon, 2007.

*N'oublie pas de vivre*, journal 2007-2010, Flammarion, 2011.

*Dictionnaire amoureux de la télévision*, Plon, 2011.

### Romans

*L'Eurasienne*, Éditions Catinat, Saigon, 1950.

*Mes rebelles*, Éditions Catinat, Saigon, 1953.

*Le Prince ou le festin des fous*, XO Éditions, 2006.

*L'Inachevé*, Séguier, 2009.

### Anthologie

*La mémoire de l'encre, les 365 plus belles pages de la littérature française*, Éditions 1, 2001.

(suite en fin d'ouvrage)

Jacques Chancel

# La nuit attendra

*récit*

Flammarion

© Flammarion, 2013.  
ISBN : 978-2-0812-9631-2

Ce matin, je me persuade que j'ai tout connu, tout vécu, tout souffert : j'ai vingt-quatre ans. Sur les pierres du Bayon, à Angkor, dans la splendeur des lumières qui rosissent les temples, je me surprends à considérer que mon existence est finie. Je suis revenu de la nuit, mais tout peut recommencer.





J'ai découvert l'inconnu d'un monde, étrange dépaysement, à mon arrivée sur la rivière de Saïgon après cinquante-cinq jours de traversée ; je n'avais d'yeux que pour les centaines de paillotes sur pilotis, tout au long des berges, l'avancée lente, cérémonieuse, des buffles de la rizière, retenus à la corde par des paysans à chapeaux coniques, pantalons retroussés. J'ai entendu les premières rafales de la guerre à la Pointe des Flâneurs. Des miliciens vietés isolés, cachés dans les hautes herbes, tiraient sur le bateau et nous étions sur le pont, comme au spectacle, déjà perdus par cette inconscience qui allait être ma sauvegarde. Un peu plus tard, aussitôt après le débarquement, j'ai fait l'expérience d'une plongée en forêt, sans cesse arrêté par des lianes envahissantes dans un océan de grands arbres pareils à des cathédrales, par des chemins chaotiques où passent des fauves en chasse. La maison du premier jour, provisoire, est au bout du labyrinthe. J'entre au paradis, et peut-être en enfer.

J'ai toujours rêvé l'aventure, je ne sais pas si je vais enfin la vivre, mais le décor est là, planté depuis des millénaires. Une immensité raccourcie par les futaies de proximité, un ailleurs habité par le mystère et cette

chaumière au toit de paille avec ses hautes colonnes de bois, son balcon où l'on grimpe par une échelle de bambou. Une certaine grâce dans la construction mais pas le moindre confort, du monacal à l'état pur. Un jardin, en revanche, du plus bel effet, des carrés de fleurs blanches et noires, comme un échiquier. Comment suis-je arrivé à ce premier bout du voyage ? Je ramasse les derniers instants ; sur le port, à la descente de la passerelle, des officiers procèdent à l'appel des noms, j'attends d'entendre le mien pour rejoindre mes camarades sur des camions poussiéreux. Je ne serai pas du cortège et je ne m'en étonne même pas, je me suis juré de ne vouloir rien prévoir. Un homme de fière allure, grand, brun, élancé, barbe grise, m'a tiré du gros de la troupe, conduit jusqu'à sa Jeep que pilote un képi blanc.

— Ne croyez pas à un enlèvement, je suis chargé officiellement de vous mettre à l'écart. Nous allons prendre des chemins forestiers, trois petites heures de traversée. Là-bas, vous saurez tout.

Là-bas, j'y suis.

Mon kidnappeur, qui ne m'a plus parlé depuis Saigon – il sommeillait sur le siège avant –, semble sortir de sa torpeur que je juge volontaire. Sans doute voulait-il me tester.

— Je me présente : commandant de Massignac, légionnaire du premier régiment étranger de cavalerie. Je viens de passer un message radio à celui qui souhaite vous rencontrer. Nous le recevrons dans la soirée.

Je n'irai pas jusqu'à dire que le commandant est chaleureux, je pense même qu'il est suspicieux à mon égard, je le constate à une certaine gêne qui n'est pas celle d'un guerrier — à quelle entremise s'est-il condamné ? —, mais sa courtoisie est extrême. Je le sens touché par ma discrétion qui pourtant m'étouffe. Je n'ai pas posé la moindre question, il a jaugé mon orgueil.

— Allez, jeune homme, interrogez-moi.

— Où sommes-nous, monsieur ?

— À peu de kilomètres du Cambodge, dans la région des Moïs qui sont de grands chasseurs, à la lisière de la Jungle où les Viets forment leurs combattants. Mes légionnaires y sont dispersés par petits groupes, tous livrés à eux-mêmes. Je suis détaché de l'état-major des armées et j'ai ici rang de gouverneur.

— Moi, je ne suis rien, commandant, je ne connais personne, je débarque, on me sépare de mes camarades pour un rendez-vous bizarre. Quel est cet homme qui tient tant à me voir ?

— Un être exceptionnel, magnifique, inquiétant. Je ne vous cache pas que c'est d'abord pour lui que j'ai accepté cette mission. Il n'a pas d'âge, il est russe, il était colonel des cosaques, il dirige la plantation de Xuan Loc. Le temps lui a fait une tête d'Asiatique, vous l'aimerez.

— Qu'a-t-il à me dire ?

— La patience est la principale vertu de ce pays. On verra ça tout à l'heure.

J'avais visité les alentours de la maison sans trop m'en éloigner toutefois. Près d'un étang, un troupeau de gours se rassemblait. J'admirais, immobile, cette curieuse race de buffles dangereusement cornés. Ils relevèrent soudain la tête au premier bruit d'un moteur et décampèrent. Deux Jeeps précédaient un *command-car* où trônait, haut sur la banquette arrière, pipe aux lèvres, mon mystérieux personnage. Je l'observai, caché par une muraille de séquoias. Il fit disposer ses véhicules en triangle, lui au milieu, et descendait maintenant à pas lents — il n'y a pas de pas perdus — jusqu'au logis des légionnaires. Il portait chapeau de brousse et longue barbe, jouait de sa badine sur le cuir de ses bottes, immense, flamboyant. Je me rapprochai, timidement. Il m'aperçut avant que de voir le commandant. La main généreusement tendue m'apparut aussitôt comme une promesse d'amitié. Sa voix tonnait dans le grave joyeux.

— Voilà donc l'enfant qui nous vient de France. Bienvenue au pays des légendes. Je suis Bolo, un sauvage éprouvé. J'ai beaucoup à vous dire. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Cocteau, Radiguet, de ce fou de Breton ? Picasso fait-il encore ses crottes de luxe ? Que sont devenus mes amis de la grande Russie, Chaliapine, Diaghilev ? Paul Morand se prend-il encore pour un prince ? J'ai des envies de France, mais les femmes annamites ont mobilisé mes dernières énergies. Pâle est devenue la lune et pâle mon regard qui observe l'inattendu. Pour vous,

sur ordre, j'ai abandonné mon caoutchouc, mes ramasseurs, mes paysans, mes éléphants.

Massignac qui, avec deux de ses hommes venus de la forêt, préparait le dîner, nous engageait, du balcon, à grimper l'échelle.

— Vous vous attendiez à trouver un escalier... celui-ci est escamotable. Nous nous protégeons des tigres qui sont ici très nombreux.

Au menu, des quartiers de chevreuil, un porc-épic grillé, du whisky-soda. Et un Bolo affamé.

— Le colonel Obolenski, demande le commandant, vous a-t-il parlé de votre affaire ?

Je m'étonne.

— Quelle affaire ?

Le géant m'explique :

— L'homme qui m'emploie et que j'admire vous tient en grande sympathie. Il me fait obligation de vous prendre sous ma coupe et de vous délivrer de possibles désastres. Meilleur ami de l'empereur Bao Dai qui revient aujourd'hui au royaume, il pressent que cette année 1948 sera hasardeuse. Il a partout ses entrées, au grand état-major en particulier. J'ai donc reçu mission de vous accueillir, et Massignac a été chargé de la transaction.

— Transaction, dis-je, quel mot affreux !

— Il n'en est pas d'autre, reprend le commandant sur un ton inquiétant qui n'admet pas de réplique. Vous êtes chaudement recommandé et je refuse d'ordinaire tout favoritisme, mais je ne peux rien contre celui qui vous protège, il est trop grand seigneur, je respecte ses souhaits. Entendons-nous bien, je sais tout de vous, vous sortez de l'École des Transmissions de Montargis. Vous nous devez encore quatre mois de service, vous ferez donc vos ultimes classes dans un bastion avancé de notre combat, à Khanh Hoi, non loin de Saigon, que vous rejoindrez demain avec vos camarades qui vous attendent à l'hôpital Grall, où ils ont été réunis pour un contrôle médical. Ensuite, vous aurez loisir de poursuivre vos études et d'être, à votre manière, utile à la France. Sur le bateau, vous avez animé la traversée, déclamé vos poèmes, présenté, paraît-il, un excellent orchestre, un quintette de jazz, m'a-t-on dit. Vous êtes mûr pour le Théâtre aux Armées. Je ne vous ferai aucun cadeau jusqu'à la fin de votre engagement. Peut-être, après, deviendrons-nous amis. Les légionnaires sont fidèles à la parole donnée. Ne me décevez pas dans cette urgente et provisoire affectation où le danger est de chaque minute.

Bolo, qui en est à sa dixième rasade, pose sur moi avec tendresse un regard amusé.

— Le cœur de Massignac n'est pas aussi sec que sa parole, vous aurez, je l'espère, l'occasion plus tard de le constater. Mais il a raison de vous prévenir. Mon

patron vous aidera d'autant plus que vous aurez rempli tout votre service. Et maintenant, parlons d'autre chose, de très intéressant, de moi, par exemple.

Enfin un sourire, un pétilllement de l'œil bleu qui semble illuminer le visage du commandant.

— Où en êtes-vous, colonel, de vos travaux ?

— La plantation est si bien gérée... par mes soins, mes collaborateurs mois sont si performants et mes éléphants si dociles que j'ai désormais un meilleur temps à consacrer à l'écriture.

Je place vite une petite phrase :

— Vous êtes écrivain ?

— Philosophe, mon petit, penseur solitaire. Je traduis les Évangiles, moi l'orthodoxe. Il y en aurait trente-cinq, je ne suis amoureux que de saint Jean ; j'ai été initié par un jésuite qui est aujourd'hui directeur d'une banque à Hong Kong. Je me plais à me perdre dans les interprétations des apôtres, qui sont toutes différentes. Moi, j'ai mon idée : Jésus était un homme comme nous, assez banal, très généreux, peu ambitieux. Ce sont ses compagnons qui en ont fait un prince. S'il revenait sur terre, il serait étonné de la place qu'il y occupe. C'est une sainte supercherie que Dieu autorise. Nous en parlerons plus à notre prochaine rencontre. On m'attend à Xuan Loc.

Ma nuit de brousse sous la moustiquaire d'un pauvre lit de camp ne fut agitée d'aucun bruit, sauf au réveil lorsqu'un éléphant, un vieux solitaire, crut bon de barrir pour nous saluer. Nous partîmes tôt, sur les mêmes chemins, abrités du soleil par la voûte des arbres. Massignac ne s'encombra plus de cette distance qu'il avait souhaité installer entre nous. Il s'essayait à une familiarité de courtoisie, me faisait des confidences. Je devinais chez lui une révolte, celle d'un soldat qu'une politique absurde avait envoyé au casse-pipe. La discipline toutefois lui tenait lieu de garde-fou. Il lui aurait semblé détestable et peu légionnaire de s'en prendre aux institutions. Pas la moindre allusion perfide à l'inconscience collective, simplement quelques piques d'aristocrate aux pouvoirs en place. À la vérité, ce qui lui posait problème, c'était le lien qui m'attachait à mon protecteur :

— Hier, vous n'avez rien dit de l'homme qui nous conduit vers vous. Je le connais assez pour savoir qu'il ne recommande pas n'importe qui. Auriez-vous de l'importance ? Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

J'avais compris la veille qu'une seule personne dans cette extrémité du monde pouvait m'accorder un quelconque intérêt. Je lui parle de mon oncle, Joseph Cazale, ancien inspecteur général des Forêts d'Indochine, intime ami de celui qui pouvait être mon ange gardien, avec lequel il avait couru la jungle quarante années durant, répertorié la faune et la flore, et tout cela dans le partage d'une langue inhabituelle : le latin. Je n'aurais pu me douter qu'il ferait – sans doute avec



la complicité de sa femme, ma marraine, la sœur de ma mère – une telle démarche pour me rendre l'Asie supportable. Mon goût pour une certaine approche de sensations fortes l'avait sûrement inquiété. William Bazé devenait ainsi une sorte de tuteur. J'avais entendu prononcer son nom dans des réunions familiales, pas plus. Je ne savais rien de lui.

— Vous ne l'avez donc jamais rencontré ? demandait le commandant.

— Jamais.

— Sachez, petit, qu'il est le propriétaire des plantations de Xuan Loc, les plus importantes avec celles des Terres Rouges. Il possède là-bas une éléphanterie d'une centaine de têtes. Richissime, il consacre la majeure partie de sa fortune aux enfants abandonnés, nés des militaires revenus en France et d'autochtones restées au pays, assez malheureuses pour s'en désintéresser. C'est l'un des drames de nos campagnes lointaines. William Bazé est le président des Eurasiens, le notable le plus respecté mais aussi le compagnon habituel, le maître de chasse de Bao Dai. Son épouse est la confidente de l'impératrice Nam Phuong. Vous êtes dans de très bonnes mains. Mais ils ne vous recevront qu'au terme de votre service militaire. Vous allez donc retrouver vos camarades... et filer sur Khanh Hoi qui, j'en conviens, n'est pas un endroit idyllique.

Routes tracées dans la boue, sinistre camp : la citadelle est entourée de bambous. Michel Fontaine, qui

est portraitiste à ses heures, souligne tout le baroque de « ce lieu de perte ». L'avenir promis s'annonce bleu, mais le présent est détestable. La découverte est d'autant plus décevante que, pour rejoindre Khanh Hoi, nous avons traversé Saïgon, la rue Catinat bourdonnait de femmes sublimes, Européennes habillées à la dernière mode, Vietnamiennes dans leurs longues tuniques colorées fendues jusqu'au haut de la jambe. « Nos dames interdites, susurre Michel. Est-ce bien cela, la guerre ? »

C'est dans ce lointain de l'Asie que m'ont été envoyées les images douces d'une enfance privilégiée.

Je suis de Bigorre depuis des siècles, par les Bourdette d'Arras et les Crampes de Salles. J'ai couru la plaine d'Ost et chevauché, dès l'âge de huit ans, entre Aubisque et Tourmalet, sur mon petit vélo rouge, à la rencontre des bagnards du Tour de France. Le petit village où je suis né, en dessous du Pibeste, face au Pic du Midi, aura été ma place forte, il est mon lieu de mémoire... Une centaine d'habitants, notre maison collée au clocher de l'église, un permanent bruit de sonnailles, celles des bêtes qui vont de la ferme aux prés, tout contribue à partager, à vivre la nature. Les paysans sont ici le seul environnement humain, l'aristocratie de la terre. Près d'eux, mon père, artiste, compagnon du devoir, sculpteur d'escaliers, traite ses bois de hêtre ou de chêne dans un atelier joyeux où travaillent vingt apprentis. J'y apprends la liberté de penser. J'ai mes routes d'enfance, mes sentiers d'évasion qui autorisent les plus saines retrouvailles, celles que l'on doit à soi-même ; j'y vois la barbe ébouriffée du coq de bruyère et, là-haut, l'aventureuse ascension des isards. J'ai le souvenir d'un personnage de roman, l'abbé Pragnères, proche de notre famille, figure

légendaire du pays, habile au goupillon et au fusil, généreux peut-être, cruel sans doute, démoniaque assurément. Il invoquait l'ordre de Dieu qui lui commandait d'abattre les communistes qu'il pistait sans cesse pour porter le coup de feu. Par deux fois il avait fait mouche, criblant de plomb un brave homme qui n'était coupable que d'un manque de messes.

J'aimais l'école qui me paraissait une curiosité, une chance de récréation, j'y avais ma bande de camarades dissipés qui avaient eu l'inconscience de me prendre pour chef. J'étais souvent mis au coin, sans bonnet d'âne toutefois, pour avoir parlé le patois qui était notre langue, un bol d'air d'Occitanie. On nous obligeait au français le plus pur. Bizarrement, ce temps où, pour ceux de la ville, nous n'étions que des provinciaux, je n'ose dire pire, passait pour une très heureuse époque où l'on nous apprenait la nature, le bonheur de vivre en pleine campagne, au milieu des fleurs, sous les tilleuls qui couvaient nos promenades. Pour l'aimer plus encore, mon pays, je devrais m'en séparer, ce serait l'occasion de le regretter.

Mes lectures me font rêver d'autres horizons. Aurai-je un jour la possibilité de quitter mon village ? J'en tiens l'inventaire : une population simple, généreuse, des vieux qui s'éternisent sur le banc devant leurs maisons et que l'on respecte, des écuries que je visite chaque soir tant les chevaux me semblent l'image exacte d'une esthétique. Les petites batailles de clocher, celles surtout qu'entretiennent l'instituteur et le curé, le rouge et le

noir. Malgré tout, je me veux ailleurs, je m'invente des vies, je me sens déjà à l'étroit dans ce qui est pourtant mon paradis. L'imaginaire dessine aux enfants des mondes nouveaux, l'amour des parents construit leur présent.

Mon père qui se plaît aux citations me dit souvent : « Être heureux c'est un don que l'on fait à l'autre parce qu'on lui montre que c'est possible. » Je retiens ce genre de réflexion, je n'en connais pas l'auteur, j'en sais l'importance, on ne fait rien sans amour et celui-ci est d'abord affaire de famille. J'en reçois les effets chaque dimanche au cours du sacro-saint déjeuner que donne ma grand-mère dans la vieille bâtisse d'Arras, sur la route du col d'Aubisque. Noble d'allure, royale même, tout en noir, elle trône au bout de la longue table, seule au milieu des hommes. Les femmes, elles, restent debout, derrière nous, attentives à nos désirs. Honteux, j'observe ma mère, je ne supporte pas l'impertinence de la tradition, mais il faut s'y plier. « Ce n'est pas mépris, dit bonne maman, c'est une soumission acceptée depuis des siècles. »

Cette rencontre d'oncles et de cousins me délivre d'une cérémonie dont mon père a fixé l'interdit et qui rassemble près de l'église d'Ayzac les enfants de la commune : la montée de nos couleurs, commandée par un aîné, Louis, avec accompagnement du triste refrain *Maréchal, nous voilà !* Le choix de ne pas chanter sera funeste à mon père. L'un de ses amis, parent de Louis, le dénoncera à la Gestapo d'Argelès-Gazost et l'obligera à gagner les montagnes du Bergons. Ce salaud, chef de

la milice en vallée du Lavedan, je l'ai vu, béret large et uniforme noir, poursuivre deux jeunes résistants qui, arrêtés, furent torturés dans l'effroyable villa Mirasol d'Argelès. J'avais dix ans, je n'oublie pas. J'aurai toujours ma mémoire dans mes bagages.

Mon père a été mon guide, le phare très éclairé de mes premières années. Contrairement à d'autres acteurs du carnage 14-18 qui nous assommaient de leurs joutes héroïques, il ne parlait jamais de ses batailles – la Marne, le Chemin des Dames, Verdun –, faisait silence sur ses quatre blessures, ses trois frères morts. Il aimait à répéter : « Dans la guerre, toute victoire est une défaite de l'homme. » L'enfer, il l'a connu, il a depuis longtemps d'autres priorités, je le regarde dessiner ses escaliers qui vont droit ou en spirale, je le visite dans son atelier, je respire le parfum de la sciure de bois, j'observe l'envolée des copeaux arrachés par la varlope. Ses ouvriers, Sylvain et Anselme, les plus proches, compagnons eux aussi, tentent de m'enseigner le métier, mais me jugent vite maladroit.

Je suis constamment partagé entre le territoire de création de mon père et les nombreux terrains agricoles – surtout des prés – de ma mère dont je garde jalousement la délicatesse, celle d'une aristocratie paysanne qui met parfois de la distance dans les relations humaines. Je ne suis occupé que de longues promenades en montagne – passion d'une certaine solitude – et de petits travaux à ma taille. J'ai mon grand arbre à Arras pour les journées d'été, son ombre où, bardé de livres j'assure, avec nos chiens, la surveillance de centaines de

moutons. Mes lectures deviennent savantes, je grandis entre beaux espaces et collègue. J'ai rangé *Raoul et Gaston*, ma bande dessinée préférée, j'ai passé de longues heures avec Dumas, Gaboriau, Eugène Sue ; je fais maintenant collection d'ouvrages sur la région. Un mystère me tourmente : celui des cagots dont tous nos bourgs ont connu l'existence. On ne saura jamais ce qu'ils furent. Sûrement des réprouvés, des honnis, peut-être des lépreux. Persécutés jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, ils n'avaient accès dans les églises que par la petite porte, à l'écart. Du côté de Campan, en bas du Tourmalet, ils étaient rejetés sur la rive droite de l'Adour. On les décorait d'une patte de canard qui était pareille à l'étoile des juifs d'après. Une honte dont j'ai du mal à comprendre l'origine. Dans le même temps, je m'interrogeais sur une vieille pratique ridicule des campagnes : un veuf ou un vieux qui épousait une jeune fille était aussitôt l'objet d'un charivari – casseroles attachées à la queue d'un chien – qui durait toute la nuit une semaine durant. Cette violente moquerie, je l'avoue, faisait le bonheur des enfants.

La curiosité m'est un jeu, je suis à l'écoute de tout, je me persuade de l'utilité de l'inutile que recommandait un oncle quelque peu marginal. Je me plais déjà à la légèreté. L'enseignement que je reçois à Saint-Pé-de-Bigorre va bien au-delà des études imposées. Dans cet établissement privé, antique monument avec chapelle du XIII<sup>e</sup> siècle, j'entends des maîtres exemplaires – oublions vite le vieux prêtre tourmenté par les petits garçons – qui veillent comme gardiens d'un art de vivre.

Deux professeurs m'ont pris en amitié, le premier est jésuite, il m'apprend la diplomatie – « savoir composer avec les imbéciles est une nécessité » –, le second, l'abbé Théophile Caillabère, est poète, peintre et de plus mon cousin. Chaque matin, après la messe – j'en suis l'assistant –, nous déjeunons ensemble servis par des nonnes joyeuses. Je l'écoute. Il sait mon peu de penchant pour les choses de l'église, il est persuadé en revanche d'une foi que « je chercherais à cacher ». Il est d'une constante bonne humeur et pourtant nous le savons touché par la tuberculose, on lui donne une année à peine à vivre. Il parle d'une voix déjà étranglée par la maladie : « Choisis la philosophie qui aide à comprendre le monde, à se mettre à distance. Tu devras lire les mystiques et additionner les interrogations qu'ils suscitent. Tu aimeras l'extase, elle est en eux, ne te laisse pas abîmer par le quotidien, vise l'infini. »

Mon bon Théophile me conduit à croire que l'imagination peut créer une mémoire et cela à tout âge. Il m'encourage à lire *Les Immémoriaux* de Victor Segalen, à rêver d'exotisme, à me méfier de *La Chartreuse de Parme*, du *Rouge et le Noir* (ce que je considère comme un encouragement à m'en inspirer, à me garder des intrigues politiques). Est-ce perversion ou avertissement, il me force à admirer les héros en révolte. Plus philosophe que curé, il m'encourage à me moquer des conventions. Grâce à lui je découvre Flaubert et *L'Éducation sentimentale* faite de premiers plans inventés et de fonds réels. La littérature convient à ma nature rêveuse. Conrad, Fitzgerald, Stendhal, Cervantès deviennent de fidèles compagnons.



Je suis entouré de livres, mes camarades se satisfont de leur cahier de classe, je suis différent, je ne suis pas pour autant au-dessus de la mêlée. Je retiens la leçon de mon père : « Délivre-toi de toute vanité, en revanche cultive l'orgueil, c'est une question d'honneur. Tu auras à te méfier des très riches qui dépensent beaucoup d'argent pour garder les apparences de la pauvreté. » Il avait ses mots à lui qu'à quinze ans je considérais comme les voies d'une existence tranquille.

Il y eut la guerre dont personnellement je ne souffris pas mais qui avait éloigné mon père, résistant dans un maquis pyrénéen. Et puis vint la Libération. Nous avons vu passer la veille, devant la maison, un convoi d'une dizaine de voitures sur lesquelles flottait le drapeau nazi. Les occupants avaient perdu toute morgue. L'un d'entre eux nous fit un signe qui paraissait amical. C'était Arthur, l'adjudant allemand que nous rencontrions, chaque jour, entre Ost et Vidalos ; il surveillait la ligne de démarcation depuis sa guérite où il recevait deux jeunes femmes d'Argelès. Pauvre bougre, peu intelligent, qui voulait tant se faire aimer, qui détestait les tortionnaires de son clan, il en parlait en toute naïveté sans se douter du danger de pareille confiance. En route pour je ne sais où, il regardait une dernière fois le village qui l'avait supporté. Les tractions-avant des soldats du maquis remplaçaient désormais les *command-cars* à croix gammée.

Je me souviens de ce samedi d'août 1944. Dans le désordre amoureux de ce jour béni, j'avais déserté notre maison et, sur mon vélo, filé jusqu'à l'hôtel Beau Séjour

d'Argelès-Gazost, quartier général des occupants. La foule y était assemblée. Les grands du jour péroraient, j'étais la « victime » désignée, le gosse qui venait à point. Je fus délégué pour grimper en haut du mât et détacher le drapeau qui nous faisait horreur. Aussitôt descendu, mouton de Panurge, je suivais le cortège hurlant qui de la gare se précipitait sur la mairie. Là-haut, six femmes à genoux subissaient les coups de ciseaux furieux de quelques enragés dont l'ivresse attisait le forfait. Mon père m'avait rejoint, tiré par la ceinture et enlevé à ce qu'il appelait une mascarade : « Les nouvelles trahisons commencent. Les hommes qui tondent les femmes sont des résistants de ce matin, des indignes. J'ai reconnu parmi eux un membre de la milice, associé aux tueries de la Gestapo. Partons, allons en montagne où l'air est plus pur. » Il avait posé nos sacs chez Mortera, près du casino, nous prîmes la route du Hautacam, en marche vers le lac Bleu, à quelques heures de là. Durant la traversée, mon père me conta les malheurs de l'occupation, la saloperie des collabos, le dévouement de certains, l'héroïsme d'une dame que je croyais petite-bourgeoise et qui avait été chez nous l'âme de la résistance. On doit retenir son nom : Madeleine Seguin. Et composer une courte liste de justes qui firent passer par le pont d'Espagne des milliers de juifs. Parmi ceux-là : Gérard de Clarens, Rémy Lhose.

L'évasion est une promesse de bonheur. Je laissais entendre à mon père qu'il me faudrait partir un jour. Il avait réponse à tout : « Pourquoi courir le monde alors que le ciel, la montagne, la mer nous les avons en nous. » Hélas, pour lui, c'est un peu de folie que

j'ai en moi, une nostalgie de l'absolu. Le plus dur, en ce moment de ma vie de presque ado, n'est pas la bataille à venir, c'est l'attente. Je poursuis mes études avec un certain succès, mon existence de pensionnaire de longue distance est embellie par la pratique du football, au plus haut niveau universitaire, qui accorde une complète liberté en fin de semaine. Je rêve d'une école prestigieuse, Normale Sup serait la bienvenue, mais l'envie de bouger, d'aller voir ailleurs, me porte à l'École des Transmissions de Montargis qui prépare ses élèves à une fonction de communicant et permet dans le même temps d'accomplir le service militaire. Mon plan de route est fait ; bercé par les récits d'un oncle, Joseph Cazale, ancien inspecteur général des forêts au Sud-Est asiatique, et de ma tante qui est aussi ma marraine, et fut professeur au lycée Chasseloup-Laubat de Saïgon, je n'ai aucun mal à choisir mon itinéraire : ce sera l'Indochine.



Montargis dans le Loiret. L'École des Transmissions occupe tout un territoire protégé par de hautes grilles, composé pour l'essentiel d'un carré d'immenses bâtiments qui constituent notre hôtel de passage. Nous y sommes à la fois étudiants et militaires promus pour le service. J'appartiens à la promotion Croisille, j'en suis même le père Système, sorte de maître de cérémonie qui officie plus dans la légèreté des fêtes que dans le sérieux de l'enseignement. J'ai du goût pour les relations humaines, mais pas le moindre talent pour la mécanique : l'obligation de tenir nos engagements me condamne à monter et démonter des appareils téléphoniques, des postes de radio, pour obtenir à la fin un titre d'ingénieur des communications quelque peu frelaté, mais qui nous flatte. La ville qui nous accueille fait de louables efforts pour se rendre désirable. On nous considère ici comme de futurs officiers promis à une brillante carrière. Les soirées dansantes du samedi, au théâtre, ressemblent à des réunions familiales : les mères du département y entraînent leurs filles qui nous imaginent époux convenables. Je dois avouer que nous y trouvons un certain plaisir. La facilité nous est offerte,

nous avons cent possibilités de choix mais, prudents, nous tentons de ne pas en abuser. Quelques-uns toutefois se laissent prendre : je me souviens de deux mariages décidés sur la piste ! Je suis loin de cet esclavage, je veux savoir, comprendre, sentir, deviner, effleurer et malgré tout garder mes distances. Seul l'Ailleurs me paraît être la véritable conquête.

Nous ne sommes pas différents des autres étudiants qui ne sont pas, eux, dans l'ordre militaire. Nous avons nos vacances fixées par l'Éducation nationale, nous passons nos examens, le deuxième bac est en poche, j'ai choisi la philosophie. Je n'ai plus le temps d'honorer mes fantasmes d'avant, Santé Navale et Normale Sup me sont interdits : on nous annonce en partance. La note de service est claire : « Prenez trois jours pour saluer vos parents. Ensuite vous rejoindrez Sète. » Nul besoin de préciser la destination promise. Nous l'avons souhaitée mais il n'empêche qu'une sorte d'angoisse nous prend, nous sommes si jeunes.

Je savoure le bonheur de ce retour aux Pyrénées, fût-il de courte durée. Mon père m'entraîne au col du Soulor, sur mon vélo, j'ai la jambe facile, la tête dans les nuages. Il ne parle guère, simplement une question : « Tu t'es vieilli pour nous quitter. Es-tu sûr que tout cela est sérieux ? » Je ne réponds pas. Il comprend. Le plus dur à venir, c'est ma mère... Je m'attriste de sa douleur, elle sait que je m'en vais dans un pays en guerre. C'est dans sa voix cassée par les pleurs que je devine le mal que je lui fais : on est égoïste à dix-huit ans. Je suis sûr qu'elle ne tiendra pas les années qui

viennent et je pars quand même. Je ne possède rien et je n'ai aucun désir d'argent. Je me laisse aller à l'aventure, je ne veux pas savoir si une autre vie est possible, je ne suis pas sûr d'un combat contre le communisme, la découverte d'un lointain m'excite et comble mon présent. Je ne pourrais plus me satisfaire d'un exil à la maison.

Sète est notre dernier rendez-vous occidental. Pendant une quinzaine de nuits, pour calmer l'attente, nos musiques y animent un cabaret du port. Pour affronter le voyage, nous avons rassemblé ceux de nos camarades qui jouent d'un instrument, nous avons réussi à former un quintette de jazz de très bonne qualité, je suis à la contrebasse, le moins brillant de l'équipe. Soir après soir, le public est de plus en plus nombreux à nous écouter. Le patron voudrait nous engager pour quelques nuits ! Nos discussions d'après « concert » sont turbulentes, nous nous battons aimablement jusqu'aux petites heures de l'aube. Mes camarades obéissent à des raisons différentes des miennes : ils veulent « bouffer du rouge ». Personnellement je n'ai pas de compte à régler, je n'ai pas eu une enfance coincée, le milieu catholique ne m'a pas étouffé, je m'éloigne simplement de la part de mensonge d'une époque troublée, au lendemain de la guerre. Orgueilleux, j'ai laissé croire à mes parents que j'avais des projets d'avenir alors que seul l'inattendu me paraît acceptable. Je sais que l'errance est le chemin. Je suis désormais à l'approche de deux rives désirées : le monde réel qui n'est pas toujours exaltant et celui, bien plus fréquentable, d'un imaginaire permanent.

C'est le matin. Nous prenons la mer. Nous abîmons nos yeux à regarder l'horizon, le pays qui s'éloigne. Il y a des larmes. C'est comme un adieu à la France, combien reviendront ?

Notre bateau, le *Sontay*, paquebot aux allures vulgaires d'immense barcasse, meurtri de mille avaries côté coque, mais dont on nous dit que « les moteurs sont bons », transporte un millier de jeunes gens de vingt ans promis au désastre. Saïgon est le but : la traversée devrait durer un peu plus d'un mois. La vie à bord s'est peu à peu organisée, on n'est plus dans la mélancolie, il n'est plus question de revenir en arrière. Sur le pont, chaque soir, notre jazz fait merveille. J'ai composé un petit spectacle où tous peuvent intervenir, je dis mes poèmes accompagné par Pierre Fournier à la guitare, je ne suis pas loin de me prendre pour un acteur du Français... qui a été renvoyé à ses chères études. C'est de peu d'importance, mais notre joie est communicative. L'essentiel est de ne pas se laisser aller aux souvenirs, à la nostalgie d'un pays que certains croient perdu, nous sommes quelques-uns assez inconscients pour penser que la joie ne viendra pas. Nous nous sommes déclarés amuseurs, le Théâtre aux Armées fait son apprentissage. Offerts quotidiennement et publiquement au grand nombre, nous appelons sans cesse les confidences.

Une huitaine de jours après notre départ, à minuit, à la fin de notre « concert », un sergent, plus vieux que nous, trente ans peut-être, me demande « la permission de bavarder ». Je m'étonne de cette courtoisie, inhabituelle sur un transport de troupes. Il s'explique :



— Vous sortez de l'École, je n'y suis jamais rentré mais j'ai une expérience que vous n'avez pas. J'en suis à mon deuxième séjour, je repars car la France ne veut pas de nous, pour elle nous sommes des mercenaires. J'espère pouvoir rejoindre mon ancien poste au Sud Vietnam.

Je lui demande de préciser l'endroit où il s'est battu, comment se comportent les Viets. Il semble s'amuser de ma question.

— Mes camarades prétendent que je me suis toujours comporté en planqué. Ils n'avaient pas tort. J'étais en effet le chauffeur personnel d'un commandant de la Légion étrangère. J'ai, près de lui, entendu la guerre sans l'avoir vécue. Il était si souvent en opération que j'étais l'homme le plus libre du contingent, un chauffeur d'apparat lorsque venaient ses rares heures de plaisir.

Je l'observe, je m'interroge, que veut-il me dire ?

— Assis sur le pont, chaque soir, à vous écouter, je vous ai pris en amitié et je voudrais vous prévenir des dangers de cette Asie, ne faites confiance à personne, surtout pas aux civils. Il y a dans la société saïgonnaise plus de salauds que de saints. Ne parlez pas mais tendez l'oreille. Si vous en avez la possibilité faites l'expérience de l'hôtel Continental, c'est le terrain de chasse le plus couru de Saïgon, à la fois rendez-vous mondain et port d'attache des journalistes. J'y ai souvent déposé mon patron et observé des croisements bizarres de la clientèle.

Mon visiteur d'un soir paraît bien informé, très convaincant, je retiens le nom de cet hôtel, mais comment y parvenir dans la situation précaire qui est la mienne ? C'est l'inconnu. Que feront-ils de nous à l'arrivée, vers quelle région serons-nous dirigés ? Le sergent s'éloigne sans avoir demandé à me revoir, il rejoint le troupeau ; du capitaine de notre groupe j'apprends son nom : Grégoire Tsarévitch. Un emprunt sans doute qui doit dissimuler une mauvaise passe car le capitaine est élogieux : « L'homme est très cultivé, hier nous l'avons surpris vantant les mérites de Proust à une centaine de nos passagers. Comme beaucoup de légionnaires, il est vraisemblablement lourd d'un passé que nous ne voulons pas connaître. J'ai moi-même parlé de Flaubert avec lui, il a tenté de me persuader du peu d'intérêt d'Emma Bovary. Il a une manière, des mots qui témoignent d'une éducation privilégiée. »

Je ne reverrai pas Grégoire mais il a eu la délicatesse de m'adresser une réflexion de Goethe : « Jeune homme, méfie-toi de ce à quoi tu rêves dans ton adolescence parce que tu l'auras dans l'âge adulte. » Pour l'instant, c'est rassurant, je ne pense pas avoir des rêves médiocres.

Le *Sontay* s'est immobilisé aujourd'hui à Ceylan, la grande île au sud de l'Inde. Colombo s'offre à nos adolescences comme première étape exotique sur les routes de l'Extrême-Orient. Nous sortons des vagues de la mer qui nous ont tant accablés... Que de souvenirs ! Le commandant du navire estime à presque une semaine le temps de réparation du vieux bateau. En goguette dans

la ville, fiers de nos tenues un peu frimeuses de l'École de Montargis nous sommes attirés la première nuit par un ciel de lumières qui éclaire la côte. Un palace, d'un luxe raffiné, peu préparé à l'accueil des vagabonds que nous sommes. Des centaines de jeunes, vêtus à l'occidentale, dansent au rythme d'un orchestre-bastringue sous un plafond encombré de licornes. Installés au bar, nous n'avons aucun mal à nous vouloir discrets. Pas le moindre regard dans notre direction, nous avons toutes facilités pour devenir voyeurs. Les filles sont belles, provocantes. On admire à défaut d'entreprendre.

À la première heure du matin, les flonflons s'arrêtent, les musiciens rangent les instruments. Avec une audace de gosses, nous demandons l'autorisation de jouer à leur place. Enfin curieuse, l'assemblée observe notre manège. Notre répertoire est riche des standards de l'époque, d'inspiration très américaine. Je ne sais plus si nous sommes brillants, mais nous faisons un bruit de fête.

Tous maintenant entourent l'estrade, nous serrant au plus près, chantant avec nous. On nous regarde différemment, l'adhésion est totale, à l'affût nous avons vite fait nos choix. Elles ne sont pas farouches, nous nous pensons irrésistibles. Talentueux au piano, Arnaud de Lestrade, mon complice, peut abuser d'autres charmes, ayant été doté par la nature d'une beauté de séducteur hors pair. Il est mon maître en conquêtes féminines, ma réserve l'agace. Je me prête toutefois au jeu. Nos soupirantes sont sœurs. Après un petit déjeuner pris



N°édition : L.01ELKN000361.N001  
Dépôt légal : novembre 2013